Document generated on 05/28/2025 5:30 a.m.

Rabaska
Revue d'ethnologie de l'Amérique française

RABASKA
Revue d'ethnologie de l'Amérique française

Saint Jean-Baptiste dans les défilés de la Fête nationale à Montréal : figure religieuse ou patriotique ?

Saint John the Baptist in Montreal's national holiday parade: A religious or patriotic figure?

Diane Joly

Volume 21, 2023

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1107018ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1107018ar

See table of contents

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)
1916-7350 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Joly, D. (2023). Saint Jean-Baptiste dans les défilés de la Fête nationale à Montréal : figure religieuse ou patriotique ? *Rabaska*, *21*, 89–104. https://doi.org/10.7202/1107018ar

Article abstract

On June 24, 1851, at Mass on Saint John the Baptist's feast day, parishioners noticed the presence of a youth who had played the role of John the Baptist in that day's procession. This event marked the beginning of a long history where each year, Saint John the Baptist was included in the parade marking the national holiday in Montreal. For more than a century, the parade ended with a representation of the saint on a float including young children accompanied by a sheep, as well as adults and statues. Adored by the crowd and idolized by children, as time passed, John the Baptist became both an object of mockery and an embarrassment. While the figure began as a unifying presence, it came to cause tensions between parade organizers, the clergy, members of the Saint-Jean-Baptiste Society, the public and the media.

Tous droits réservés © Société québécoise d'ethnologie, 2023

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Saint Jean-Baptiste dans les défilés de la Fête nationale à Montréal : figure religieuse ou patriotique ?

Diane Joly
Consultante en patrimoine, Trois-Rivières

« Le peuple Canadien a toujours reconnu à sa tête et pour protecteurs
St. Joseph et St. François Xavier les deux patrons du pays,
et ne voudra pas de St. Jean Baptiste […]. »
L'Ami du peuple, 5 juillet 1834

À Montréal, la figure de saint Jean-Baptiste (SJB) est étroitement liée à la Fête nationale, du moins jusqu'en 1969. Ce dernier est à la fois figure religieuse, par sa présence à l'église pour la messe du 24 juin, et figure laïque emblématique dans les activités populaires de la fête telles que le défilé. Le sentiment religieux dans le défilé prend une réelle ascendance à compter de la fin des années 1920 et devient permanent avec la crise économique. Suivant la Deuxième Guerre mondiale, la représentation de SJB incarne l'un des aspects religieux du défilé et fait l'objet de critiques d'abord évoquées, puis vives dans les journaux, et de contestation par des groupes politisés. À compter des années 1960, SJB devient une figure honnie que plusieurs souhaitent voir disparaitre.

Cet article fait suite à un mandat visant à documenter le défilé de la Fête nationale à Montréal. Parmi les nombreux éléments d'intérêt que la recherche a révélés, la représentation de saint Jean-Baptiste est certainement l'une des plus intéressantes. Clôturant le défilé pendant plus d'un siècle, les allégories de SJB sont représentées par de jeunes enfants accompagnés d'un mouton, des adultes et des statues. Figure adulée, objet de moquerie et de honte selon les époques, la présence de SJB dans le défilé à Montréal provoque des tensions entre les organisateurs, les sociétaires, les publics et les médias. Conflit latent également avec le clergé qui, en marge ou en collaboration avec l'organisation, tente d'imposer dans le défilé le caractère religieux du personnage. La dernière apparition d'un SJB traditionnel dans le défilé de Montréal a eu lieu en 1969. Suivant des émeutes et du saccage, la ville interdira le défilé pendant

une vingtaine d'années. À son retour en 1990, les mentalités auront changé et saint Jean-Baptiste n'aura plus sa place dans le défilé.

Produite au cœur de la pandémie Covid-19, il va sans dire que la recherche fut laborieuse en raison de la fermeture prolongée des principales bibliothèques et centres d'archives. Heureusement, la numérisation des journaux et documents anciens par Bibliothèque et Archives nationales du Québec fut accessible en ligne. La recherche repose donc sur les articles de journaux qui rapportent le défilé à Montréal depuis 1834. Au début, ces textes sont surtout descriptifs et les rares critiques concernent la dimension commerciale qui s'insère dans le défilé sous la forme de commanditaires, trop nombreux ou visibles. Dès son apparition, le petit SJB est aimé des sociétaires et devient l'idole des jeunes publics qui assistent aux défilés. À compter des années 1920, les journaux s'impliquent en documentant l'événement et en proposant des comptes rendus critiques. Rédigées à chaud, les critiques portent surtout sur les aspects formels et esthétiques du défilé. Avec les années, les auteurs en viendront à critiquer les aspects répétitifs, puis idéologiques. Dans cet article, la tonalité parfois anecdotique du propos l'est à dessein afin de refléter l'atmosphère de l'époque.

Dans le cadre de la Fête nationale, la figure de saint Jean-Baptiste est utilisée à la fois dans un cadre séculier et religieux tout au long de son histoire. C'est une position qui s'inscrit dans les origines mêmes de la fête. Créé 4 200 ans avant J.-C., le calendrier solaire égyptien marque les saisons et favorise l'apparition de pratiques et de fêtes agricoles soulignant le solstice d'été. Selon le calendrier romain, la fête du soleil tombe le 24 juin. La date de l'intégration de Jean-Baptiste au calendrier chrétien n'est pas connue. Mais il est convenu que ce choix repose sur sa date de naissance :

> Selon Luc 1, 34-37, lorsqu'elle rencontre Marie et qu'elle l'entend célébrer les merveilles de Dieu en elle, Élisabeth, la mère de Jean, en est à son sixième mois. En plaçant la conception de Marie le 25 mars (fête de l'Annonciation), soit neuf mois avant le 25 décembre (Noël), les liturgistes chrétiens ont logiquement conclu que Jean était né le 24 ou 25 juin, une date qui coïncide approximativement avec le solstice d'été[1].

Jusqu'à la Renaissance, la fête intègre des éléments de la religion et de la culture populaires. En France, malgré des pressions de l'Église, la Saint-Jean demeure une fête populaire tout en faisant partie des grandes fêtes religieuses chrétiennes. Bien que l'Église persiste à restreindre la fête à une dimension religieuse, le concordat de 1801 entre le pape Pie VII et Napoléon Bonaparte permet à la fête de conserver son caractère populaire.

1. André Couture, « La Saint-Jean-Baptiste, une fête religieuse ou une célébration politique ? », *Centre de ressources et d'observation de l'innovation religieuse*, Université Laval, 2020. Ressource électronique : croir.ulaval.ca. Document pdf en ligne, p. 2.

La première mention connue d'une célébration de la Saint-Jean en Nouvelle-France coïncide avec l'arrivée des premiers colons français en route vers la future Acadie qui s'arrêtent sur les côtes de Terre-Neuve, le 23 juin 1606 :

> Mais le point du jour venu, qui estoit la veille sainct Iean Baptiste, à bon jour bonne œuvre, ayans mis les voiles bas, nous passames la journée à la pecherie des Moruës avec mille rejouïssances & contentemens, à-cause des viandes freches que nous eumes tant qu'il nous pleut, après les avoir long temps desire [...]. Sur le soir nous appareillames pour nótre route poursuivre, apres avoir fait bourdonner noz canons tant à-cause de la féte de sainct Iean, que pour l'amour du Sieur de Poutrincourt qui porte le nom de ce Sainct[2].

L'Église reconnaît l'importance de célébrer saint Jean-Baptiste en Nouvelle-France et le proclame fête officielle dès 1694. La Saint-Jean favorise en Nouvelle-France l'émergence de nouvelles pratiques populaires, dont certaines venues de la France et d'autres qui se sont adaptées au nouveau pays. Venues d'Europe, les herbes guérisseuses de la Saint-Jean doivent être cueillies avant le lever du jour. Propre au pays, le bain de la Saint-Jean apparaît sous le Régime français. À cette époque, la population évite de se baigner dans un cours d'eau et plus encore dans le fleuve avant le 24 juin puisqu'elle est convaincue que cette pratique est dangereuse. Toutefois, dès la Saint-Jean, les eaux deviennent médicinales et protègent des maladies. Jusqu'à l'automne, les baignades au fleuve sont fréquentes, et les colons y amènent parfois leurs animaux[3]. Le culte religieux a aussi développé une pratique avec la distribution du pain bénit, un pain préparé le jour de la Saint-Jean, bénit par le curé et distribué aux membres de la communauté. Selon les croyances, ce pain a des vertus protectrices, notamment contre l'épilepsie, aussi appelée « mal de Saint-Jean ». Au début, le pain est distribué par le seigneur de la localité, puis cette pratique est intégrée à la messe de la Saint-Jean-Baptiste au XIX^e^ siècle[4].

Dans son roman *Les Anciens Canadiens*, l'avocat et écrivain Philippe-Joseph Aubert de Gaspé (1786-1871), cinquième et dernier seigneur de Saint-Jean-Port-Joli, explique le déroulement usuel de la fête au XVIII^e^ siècle : bénédiction religieuse du bûcher allumé par une personnalité laïque, célébrations avec des coups de feu. Le soir de la SJB, tous les villages allument un feu de joie visible de l'autre rive du fleuve Saint-Laurent[5].

---

2. Marc Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle-France*, 3^e^ édition, Paris, Adrien Perier, 1618, p. 571-572 (BANQ numérique, pdf).

3. Hélène de Carufel, *À la découverte de notre Fête nationale*, 1980, p. 2-6.

4. Thérèse Beaudoin, *L'Été dans la culture québécoise XVII^e^-XIX^e^ siècles,* Québec, IQRC, 1987, p. 148-166.

5. Philippe Aubert de Gaspé, *Les Anciens Canadiens*, Édition critique par Aurélien Boivin, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, « Bibliothèque du Nouveau Monde », 2007, p. 213-215.

Avec le banquet, le défilé est l'activité la plus ancienne de la Fête nationale. La pratique est amenée en Nouvelle-France par les soldats et les colons français où les fêtes religieuses donnent lieu à des processions. En 1728, le Coutumier du séminaire de Montréal écrit que tous les ans : « […] la veille de la St Jean sur les sept heures l'on va allumer le feu de joye, on chante en allant les hymnes de St Jean. Y etant, l'antienne du benedictus […] après lequel on se retire chantant le Te Deum[6] ». À l'opposé, des processions laïques génèrent aussi des moments festifs parmi la population. À l'origine menées par les militaires, ces parades sont souvent accompagnées de musique et de chants. Cette double vocation des processions perdure ainsi tout au long du XIXe siècle et, bien que la majorité d'entre elles soient de nature religieuse, il n'est pas rare que des processions joyeuses se forment pour se rendre à une fête.

Prélude à la Fête nationale 1834-1843

En 1834, de nombreuses tensions existent au sein du gouvernement. Malgré sa majorité, les pouvoirs de l'Assemblée législative du Bas-Canada (membres élus) sont très limités dans les décisions. C'est le gouverneur général et les membres nommés par ce dernier qui siègent aux conseils législatif et exécutif, et qui ont la pleine autorité des décisions. Les patriotes désirent entre autres un Conseil législatif électif et un Conseil exécutif responsable devant les élus qui représentent le peuple. Le parti présente sans succès 92 résolutions à l'Assemblée législative le 17 février suivant. C'est dans ce contexte d'échec que s'inscrit la création de la Fête nationale.

La même année à Montréal, sans publicité et sur invitation, l'imprimeur et journaliste Ludger Duvernay organise le 24 juin un banquet dans les jardins de l'avocat John McDonnell, (aujourd'hui en partie la gare Windsor). Présidée par le maire de Montréal, Jacques Viger, la soirée réunit une soixantaine d'invités canadiens, irlandais et américains, en majorité sympathiques aux idées du parti Patriote. Il n'y a aucune information sur le choix du 24 juin pour le banquet si ce n'est que c'est une date qui favorise la fête et qui marque le début de l'été.

Un article du journal *L'Ami du peuple* publié le 12 juillet 1834 révèle que les convives ont convenu d'un lieu de rendez-vous pour se rendre ensemble au banquet en chantant les louanges de saint Jean. Puis, vers la fin du banquet, un homme s'est présenté vêtu d'un gilet d'étoffe, d'une culotte dito, d'une tuque et affublé d'un tablier de cuir, soit la représentation typique d'un patriote à cette époque, ou d'un Jean-Baptiste canadien. Ailleurs, l'auteur anonyme du compte rendu dans le journal *La Minerve* du 26 juin écrit que les participants

6. *Coutumier du Séminaire de Montréal*, manuscrit. En abîme dans Élizabeth Gallat-Morin, « La Musique dans les rues de la Nouvelle-France », *Les Cahiers de la société québécoise de recherche en musique*, vol. 5, nº 1-2, décembre 2001, p. 45-51.

ont décidé de répéter l'expérience à la même date l'année suivante. L'auteur signale également que depuis le banquet, les patriotes se reconnaissent en se saluant par un « bonjour Jean-Baptiste ».

La fête attire également son lot de critiques surtout à cause de l'absence de la religion dans les enjeux et le radicalisme de ses membres. Un article dans *L'Ami du peuple* du 5 juillet 1834 illustre bien les conflits :

> Réunis au nombre d'environ 60, ils ont choisi St. Jean Baptiste pour patron de cette fête […]. Aussi il n'est pas difficile de prévoir […] que cette fête, comme toutes les autres des patriotes ne se célèbrera que par un petit nombre d'entre eux […]. Le peuple Canadien a toujours reconnu à sa tête et pour protecteurs St. Joseph et St. François Xavier les deux patrons du pays, et ne voudra pas de St. Jean Baptiste […].

Saint Jean-Baptiste est mentionné à nouveau lors du banquet en 1836. Ce dernier, grandeur nature, est illustré sur un transparent lumineux projeté derrière le président du banquet qui fait face à l'assemblée. Selon le compte rendu dans *La Minerve* du 27 juin, cette projection aurait eu beaucoup de succès parmi les participants. La représentation de SJB a fait jaser plus d'un puisque, dans son édition du 1er juillet, le journal *Le Canadien* confirme que la Saint-Jean des patriotes est strictement profane.

Au déclenchement des rébellions en 1837, Ludger Duvernay s'exile aux États-Unis où il demeure jusqu'en 1842. L'année suivante, on lui demande de refonder la Société Saint-Jean-Baptiste qui devient l'Association Saint-Jean-Baptiste de Montréal (ASJBM).

À compter de 1843, la Fête nationale comprend aussi un défilé. Elle est organisée pour les membres de l'ASJBM. L'organisation du défilé est sous la responsabilité d'un commissaire ordonnateur élu lors de l'assemblée générale de l'Association. Participants actifs, les journaux deviennent des courroies de transmission des renseignements relatifs au défilé en informant les participants de l'heure et du lieu de rendez-vous, du parcours et de l'ordre du défilé. Les annonces sont publiées quelques jours avant l'événement avec les instructions aux sociétaires. Les institutions participantes publient également leurs instructions. Les sociétaires sont répartis en quatre divisions (centre : Vieux-Montréal et les directions Nord, Ouest et Est) et regroupés d'abord par corps de métier puis en paroisse par la suite[7]. La même année, un premier défilé de la Fête nationale a lieu à Montréal. Celui-ci se fait en deux temps : les sociétaires se rassemblent et défilent ensemble jusqu'à l'église. Après le service, ils se regroupent et défilent sur un court trajet. La première partie évoque la dimension religieuse de la fête tandis que la deuxième est à

7. ASJBM, *L'Association St-Jean-Baptiste de Montréal : statuts et règlements*, Montréal, Des presses à vapeur de la Minerve, 1868, 24 p.

caractère populaire et patriotique. Cette pratique demeure assez constante jusqu'au tournant du XX^e siècle.

Construction d'une figure iconique 1851-1884

En 1851, *La Minerve* du 27 juin rapporte la présence à l'église d'un jeune enfant personnifiant saint Jean-Baptiste. L'enfant se serait par la suite joint au défilé. Mais cette pratique demeura sans suite immédiate.

La Fête nationale connaît un succès important dès 1853. Profitant de l'occasion, des organismes caritatifs organisent des activités pour recueillir des fonds. C'est le cas en 1854 quand la Société Saint-Vincent-de-Paul annonce dans *La Minerve* du 23 juin qu'elle offre une soirée de concert-promenade au profit de ses œuvres. Pour animer la soirée et l'arrimer à la Fête nationale, trois petits personnages allégoriques déambulent parmi les participants. Il semble que ces allégories aient suscité de l'enthousiasme puisque l'année suivante quatre personnages costumés sont assis parmi les fidèles lors de la messe. Ils représentent une allégorie de la France, de saint Jean-Baptiste, de Jacques Cartier et des Premiers Peuples, alors nommés « Sauvages ». Cependant, leur participation prévue dans le défilé est annulée à cause la pluie.

En 1856, trois allégories historiques participent au défilé. Elles sont accompagnées de quelques chars portant de jeunes enfants de 6 à 10 ans, avec un jeune saint Jean-Baptiste. Le journal *La Minerve* du 26 juin 1858 rapporte que ce dernier a « les bras nus couverts d'une peau de castor, les reins ceints d'un ruban auquel est suspendu un coquillage, portant une longue croix entrelacée d'une banderole ». En 1863, un mouton apparaît aux côtés du jeune SJB qui a perdu ses compagnons historiques. C'est lui qui ferme le défilé, une position qu'il occupera jusqu'à la fin des années 1960. Signe du prestige voulu pour le personnage, l'enfant est dans une voiture tirée par quatre chevaux en 1865. Selon les comptes rendus dans les journaux, le petit et son mouton sont les plus populaires parmi la foule.

Depuis 1855, la représentation du jeune saint Jean-Baptiste est sous la responsabilité d'un dénommé Chalifoux. Pour le décor du char et le costume de l'enfant, il utilise des objets simples, même modestes, dont une croix. Toutefois, lors du 40^e anniversaire de l'Association en 1874 alors que l'enfant est sous la responsabilité des Frères des écoles chrétiennes, les signes de la religion catholique prennent de l'ampleur. Ainsi, pour la première fois, une représentation plus intellectuelle est concrètement associée au personnage avec l'inscription des mots *Ecce Agnus Dei* (voici l'Agneau de Dieu) sur sa hampe. De plus, il est accompagné de 40 écoliers costumés en zouaves pontificaux. Signe de l'appréciation des jeunes pour l'enfant SJB, le journal signale la présence d'enfants costumés en SJB parmi le public. Cette pratique perdurera pendant plusieurs décennies.

Le petit saint Jean-Baptiste dans la partie ouest de Montréal, 1896
Source : *Le Monde illustré*, 11 juillet 1896,
Bibliothèque et Archives nationales du Québec numérique (BANQ)

La une du journal *La Patrie* en 1930
Le déguisement de jeunes garçons en SJB perdure au moins jusqu'aux années 1930.
Source : *La Patrie*, 23 juin 1930, BANQ numérique

Le 26 juin 1875, *La Minerve* rapporte que le char du petit saint Jean-Baptiste est décoré de fleurdelisés rappelant les origines françaises de la population. Ce geste vise sans doute à distancer le caractère religieux des nouveaux attributs du jeune SJB et à rappeler la dimension laïque du défilé voulue par l'Association pour la Fête nationale.

À compter de 1877, les sociétaires paradent en paroisse. Cette année-là, le défilé montre que plus d'un jeune saint Jean-Baptiste peut coexister. Toujours au rendez-vous, les décorations de rue sont rarement mentionnées dans les comptes rendus, sauf lorsqu'elles impressionnent comme c'est le cas en 1877 alors que l'ouest de la ville accueille le défilé pour la première fois. Cette année-là, la plus belle décoration est un arc de triomphe haut de 7,6 m (25 pi). *La Minerve* du 27 juin rapporte qu'un jeune SJB, accompagné de plusieurs jeunes allégories historiques, est installé au centre de l'arc. Au moment où l'enfant SJB du défilé arrive à la hauteur de l'arc, les enfants s'envoient des bizous à la grande joie des spectateurs et des journalistes qui les rapportent.

Les comptes rendus de 1879 signalent la présence de plusieurs petits saint Jean-Baptiste dans le défilé, dont un à sa position habituelle. Il en est de même en 1881 où chaque paroisse présente des personnages allégoriques et un jeune SJB. Toutefois, l'année suivante, l'organisation constate les écueils du libre-choix et impose des règles. Ainsi, les paroisses peuvent défiler avec leur jeune SJB, mais un seul dans le défilé peut être accompagné des attributs historiques habituels.

Cette période qui se termine en 1884 avec le 50e anniversaire de fondation de l'ASJBM a permis d'asseoir les caractéristiques propres à la figure de saint Jean-Baptiste dans le défilé : un enfant de 5 à 7 ans portant des attributs religieux, et accompagné d'un mouton et d'un cortège d'enfants. Il se déplace en calèche et ferme le défilé.

Les années de turbulences 1885-1922

La période commence à Montréal avec une épidémie de variole dès février 1885, l'imposition d'îlots de quarantaine et la vaccination obligatoire qui provoquent des émeutes. L'arrestation de Louis Riel le 15 mai suscite des différends au sein de l'ASJBM auxquels s'ajoute le gouffre financier de la construction du Monument-National en cours. Le manque de moyens oblige souvent la société à annuler les festivités notamment en 1885 et 1886. Toutefois les sections n'hésitent pas à élaborer un programme complet des célébrations incluant un défilé.

En 1887, après deux années sans défilé d'ensemble, l'ASJBM organise un défilé de réconciliation. Plutôt modeste, il a lieu avec un seul jeune saint Jean-Baptiste sur un char, et accompagné d'autres enfants. Il en est de même en 1890 où chaque division défile avec son jeune SJB.

Il est indéniable que la figure du jeune saint Jean-Baptiste est aimée des sociétaires et de la foule. En 1900, le défilé est annulé sans doute parce que la date coïncide avec la Fête-Dieu, dont la célébration donne lieu à des processions dans les rues de la ville. À l'église, un petit saint SJB assiste à la messe avec les sociétaires, et les journaux soulignent la présence de nombreux enfants costumés en SJB parmi la foule qui assiste à la procession de la Fête-Dieu.

En 1901, la pratique du défilé local est bien ancrée dans les paroisses et les sociétaires refusent de préparer un défilé local distinct en marge du défilé d'ensemble. Ils paradent d'abord dans leur quartier respectif et se rendent ensuite au lieu de ralliement du grand défilé qui réunit une douzaine de paroisses et autant de petits saint Jean-Baptiste, chacun accompagné de personnages historiques. Pour la première fois, les journaux émettent des critiques. Ainsi, on juge le défilé trop disparate et selon les rapporteurs, entre autres le journal *La Presse* du 25 juin, frisant la bouffonnerie, dont la douzaine d'enfants SJB.

En 1906, suivant d'autres critiques, l'organisation émet la consigne d'un seul petit saint Jean-Baptiste par paroisse. En 1909, à l'occasion du 75e anniversaire de l'ASJBM, elle réduit encore le nombre en exigeant un seul petit SJB par division, dont un qui ferme le défilé.

En 1911, le journaliste Olivar Asselin accède au conseil général de l'Association qui devient la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal l'année suivante. Asselin est très critique du défilé qu'il juge passéiste. Il souhaite aussi plus de laïcité pour l'ensemble des festivités qui comprennent un arrêt à l'église lors du défilé, une célébration religieuse et parfois des discours religieux lors d'activités populaires. La présence d'Asselin crée des tensions entre ce que souhaitent les sociétaires et le conseil général. Malgré tout, dans l'ensemble, la majorité des divisions suivent les consignes avec un défilé à pied sans chars allégoriques ni drapeau ou bannière ni cavalcade ni jeune SJB. Mais, dans les paroisses, plusieurs défilent avec un jeune SJB et des chars allégoriques.

Olivar Asselin accède à la présidence du conseil général au printemps 1913. Cependant, une divergence d'opinions sur le déroulement de la Fête nationale l'oblige à démissionner à l'automne. En 1915, en pleine Première Guerre mondiale, Victor Morin est élu président de la SSJBM. Ce dernier amène une nouvelle façon de faire. Respectueux de l'état de guerre du pays, il poursuit la démarche initiée par Asselin avec un défilé d'ensemble où les gens marchent dans le désordre, mais en paroisse. Un défilé similaire est organisé l'année suivante. Le journal *La Presse* du 26 juin rapporte que les organisateurs jugent que la présence de chars allégoriques et de petits saint Jean-Baptiste a fait son temps.

Entre 1919 et 1922 avec la collaboration du conseil général, ce sont les divisions qui organisent les festivités et plusieurs paroisses présentent un défilé dans leurs rues. Les fêtes demeurent en majorité locales et organisées

par des comités locaux. Signe d'une vision fort différente des dirigeants de la SSJBM, qui prônent un défilé marché et sans enfants ni allégories, la plupart des comités ramènent dans leur défilé des chars allégoriques, des personnages historiques, des enfants et le petit saint Jean-Baptiste avec son mouton !

Pour les festivités de 1923, la SSJBM reprend en main l'organisation de la fête. Elle réfléchit entre ce qu'elle croit devoir projeter dans une Fête nationale en termes de solennités, et ce que souhaitent les sociétaires, voire Canadiens français. Et c'est de cette réflexion que découle le retour permanent de SJB et des chars allégoriques dans le défilé d'ensemble.

Tout commence un peu avant le congrès annuel de 1923 lorsque l'archiviste Édouard-Zotique Massicotte suggère à l'ami Victor Morin l'idée d'un thème centralisateur pour le défilé. Ce dernier le présente aux sociétaires lors de l'assemblée annuelle, et il est accepté. Morin forme ensuite une équipe pour l'exécution du projet. La conception, la scénographie et la production de l'événement sont confiées à Massicotte et à Elzéar Roy auxquels se joint Jean-Baptiste Lagacé. Massicotte et Lagacé sont les concepteurs, et des amis intimes de Morin, tandis que Roy supervise l'exécution des chars sous la direction de Massicotte. Ce dernier dirige les archives judiciaires de Montréal et effectue depuis plusieurs années des recherches sur la culture populaire, dont le folklore, les pratiques et les savoir-faire d'antan. Selon les spicilèges de Massicotte sauvegardés à la BANQ, il s'intéresse à ces aspects du défilé depuis au moins 1884. Les Montréalais connaissent bien ses recherches puisque le journal *La Presse* publie régulièrement ses textes. Lagacé est le premier professeur titulaire en histoire de l'art à l'Université de Montréal. Il est également bien connu du public par ses nombreuses conférences sur l'art et ses illustrations dans les recueils de nouvelles que la SSJBM publie depuis 1916 suivant ses concours littéraires. En tant que fondateur des soirées de famille (théâtre) au Monument-National depuis 1898, Elzéar Roy est aussi bien aimé du public.

D'approche plus intellectuelle, les concepteurs décident d'une thématique générale qu'ils déclinent jusqu'à une trentaine de sous-thématiques. Chaque section est responsable d'un char selon la maquette qui leur est remise. Idéalement, elle trouve un commanditaire pour financer en partie ou au complet les coûts de production. Outre une approche thématique novatrice et cohérente, les organisateurs effectuent une rupture permanente en adoptant un parcours sans arrêt à l'église. Ainsi, la messe a lieu le matin, et le défilé en après-midi sur un parcours commençant au parc Lafontaine pour se terminer au parc Jeanne-Mance[8]. Enfin, jusqu'en 1969, l'allégorie représentant saint Jean-

8. Dès l'année suivante, la messe est célébrée à la fin du parcours au parc Jeanne-Mance et cette pratique perdure quelques années.

Baptiste avec ou sans son mouton ferme le défilé et c'est la Société qui absorbe les coûts de production de ce char. L'approche thématique demeure actuelle.

Vers la modernité 1924-1969

Les critiques dans les comptes rendus du défilé de 1924 sont toutes positives. Les rapporteurs, tout comme la foule, ont apprécié la cohérence d'ensemble et la qualité d'exécution des thématiques. Il en est de même pour les défilés des années subséquentes. En 1928, le journal *Le Canada* du 5 juin rapporte que les organisateurs sont optimistes et croient que l'activité peut rivaliser avec le défilé du Mardi gras louisianais. Le jeune saint Jean-Baptiste demeure la figure la plus applaudie par la foule. Toutefois, la crise économique déclenchée à l'automne 1929 met fin à ce bel élan. Accentués par les années difficiles de la crise, des chars représentant la religion catholique se font de plus en plus présents dans le défilé.

L'année 1933 est l'une des pires de la crise économique et les organisateurs annulent le défilé. Pour la célébration religieuse, les sociétaires se réunissent à proximité de l'Oratoire Saint-Joseph en compagnie d'un jeune saint Jean-Baptiste et, ensemble, ils défilent jusqu'à l'oratoire. Quelques paroisses organisent un défilé avec un jeune SJB. L'année 1934 est celle du centenaire de la SSJBM. Dans le journal *Le Devoir* du 26 juin, Pierre de Grandpré propose de remplacer le petit SJB par un « homme fort ». Cette proposition demeure sans suite immédiate avant 1940 lorsque SJB est remplacé par un adulte. Dans un compte rendu du journal *La Presse* du 25 juin, le rapporteur mentionne que ce choix illustre une volonté de symboliser la maturité du peuple canadien-français. Il ajoute :

> On a décidé cette année de présenter un Jean-Baptiste adulte, barbu, revêtu d'une peau de chevreau. […] Le changement peut faire regretter ces chérubins roses et mignons dont les bécots distribués à la ronde rendaient « maternels » même les plus désabusés, mais le résultat est quand même magnifique […].

En 1941, un adulte incarne saint Jean-Baptiste à nouveau ; une décision qui déçoit bien les enfants. L'année suivante, l'allégorie de SJB est une statue. En 1945, saint Jean-Baptiste est un adulte vivant. Mais, en 1947, tous les figurants sont en carton-pâte, même SJB représenté par un adulte géant. Ce choix suscite de vives critiques dans les journaux. En 1948, après neuf années d'absence, et sans doute pour amadouer un peu les spectateurs, le petit SJB et son mouton reviennent dans le défilé à la grande joie des enfants.

Dès la fin des années 1940, les critiques dans les journaux se font de plus en plus virulentes. Au début, elles concernent les aspects matériels du défilé tels que la finition des chars et les figurants en carton-pâte. Viendra ensuite le contenu en critiquant les thématiques répétitives et le choix de diffuser de la

musique américaine. Puis, l'environnement avec des enfants trop turbulents et des marchands ambulants insistants. Ces critiques atteignent un seuil en 1952 lorsque, à quelques heures du départ, un incendie criminel détruit 18 des 22 chars allégoriques, dont celui du jeune saint Jean-Baptiste. Acclamé par la foule et pour la première fois, ce dernier défile dans une voiture motorisée. À la suite de l'incendie, les critiques prennent une tournure idéologique et des gestes de contestation apparaissent dans le défilé.

L'évocation religieuse demeure importante dans les festivités des deux années suivantes. Peut-être un peu trop. En 1953, le banquet honore les chambres de commerce et le cardinal Paul-Émile Léger. Le petit saint Jean-Baptiste se présente au banquet pour baiser la main du prélat. Malgré ce geste théâtral se voulant charmant, les journaux préfèrent rapporter l'allocution du banquet sur l'indépendance économique des Canadiens français.

En 1954, les premiers signes de contestation dans le défilé apparaissent lorsque des étudiants qui paradent se mettent à chanter *No no c'est la police*. L'absence d'enthousiasme parmi le public persiste en 1955 et les critiques sont nombreuses. Épargné, le petit saint Jean-Baptiste avec son mouton demeure le plus apprécié de la foule. Malgré les vives critiques, Antoine Claude, dans *La Presse* du 24 juin, conclut que la « procession du 24 juin demeure la manifestation la plus animée et aussi la plus vraie dans le sens populaire et la plus sincère ».

En 1956, une revendication politique concrète s'immisce dans le défilé sous la forme d'un char qui circule avec une banderole indiquant *Nous voulons le château Maisonneuve*. Ces agitateurs exigent que le futur hôtel du Canadien Pacifique, le Reine-Élizabeth, alors en construction porte un nom français. Le message est bien compris de la foule et le char est applaudi tout au long du parcours. Parmi les commentaires dans les journaux, les rapporteurs critiquent la banalité du char portant le jeune saint Jean-Baptiste.

Le mouvement de contestation s'accélère au cours des années 1960. Dès 1961, à la suite d'autres critiques dans les journaux, les organisateurs justifient la présence du jeune SJB par sa grande popularité auprès des enfants qui composent 50 % des spectateurs. Cependant, un peu avant l'événement, des groupes indépendantistes promettent de protester lors du défilé. Cette menace oblige l'organisation à remplacer le traditionnel cortège de jeunes qui accompagnent SJB par une dizaine de policiers tout au long du parcours. Plutôt indifférents, les comptes rendus sont peu bavards. L'année suivante, avant même le jour du défilé, celui-ci est critiqué pour son aspect répétitif. Dans les journaux, le Mouvement de libération nationale propose, sans succès, que le mouton soit noir en signe de rébellion, et pour montrer que le Canada français est toujours en lutte, jamais soumis. La demande est refusée, et le mouton est kidnappé. Le lendemain, c'est le rapt qui fait la nouvelle. Le journal

La statue de saint Jean-Baptiste au défilé en 1965
Photo : Paul-Henri Talbot, 24 juin 1965. BANQ numérique

Un « vrai » saint Jean-Baptiste
« Majestueux, la barbe douce, les yeux qui font penser à l'abbé Pierre […].
Le mouton est de la fête. Et pourquoi pas ? »
Photo : René Picard, 21 juin 1967. Texte *La Presse,* 24 juin 1967. Fonds *La Presse*, BANQ numérique

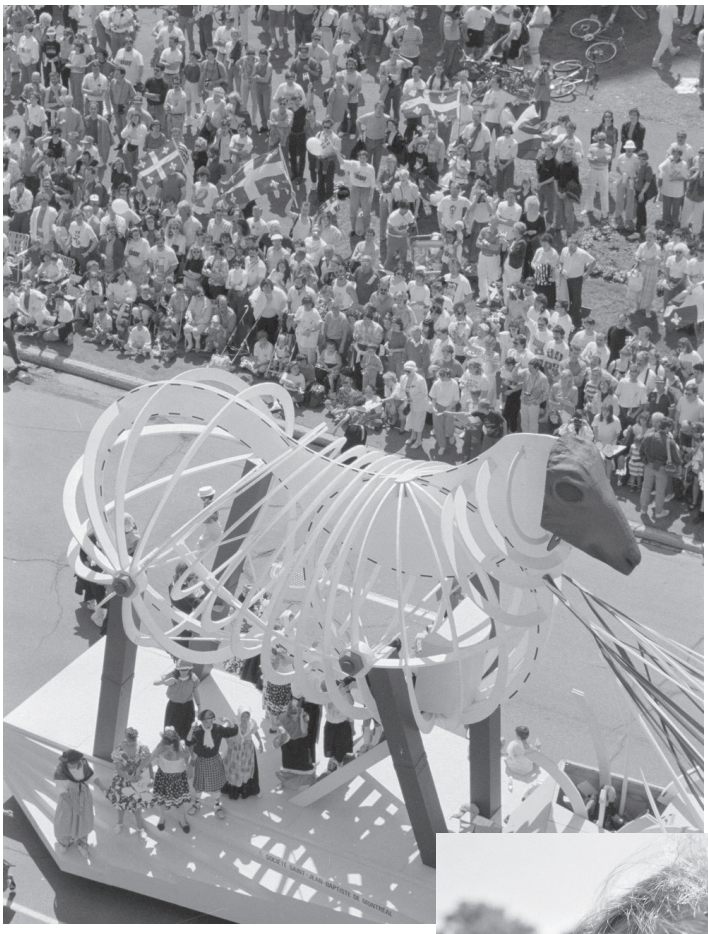
La Presse du 26 juin rapporte que l'animal a été retrouvé vivant à une station de télévision et adopté par l'un des producteurs. Cet événement marque la fin de la figure iconique du mouton vivant dans le défilé.

Pour le défilé de 1964, saint Jean-Baptiste est représenté par une statue géante. Inspirée par le sculpteur Rodin, l'œuvre haute d'un peu plus de 3,5 m (12 pieds) est appréciée des spectateurs et des rapporteurs. Plus modeste, le défilé de 1965 reprend le modèle de l'année précédente avec un SJB incarné par une statue provenant de la cathédrale de Nicolet.

Après deux années d'accalmie, le jeune saint Jean-Baptiste est de retour dans le défilé avec le cortège de jeunes tout comme les critiques. Suivant un déroulement presque parfait, un début de saccage est rapidement maîtrisé à la suite du char du petit SJB. En 1967, ce sont sans doute des raisons de sécurité qui ramènent un SJB adulte dans le défilé. Cependant, malgré une exécution originale de la thématique, tant la foule que les journaux demeurent indifférents.

En 1968, les élections fédérales provoquent de l'animosité parmi les groupes indépendantistes à Montréal. Pierre-Elliot Trudeau, fraîchement coopté chef du Parti libéral du Canada est assis à l'estrade d'honneur. Plus tôt dans la journée, le président du Rassemblement pour l'indépendance nationale lance un appel à manifester contre sa présence. Malgré l'arrestation de Pierre Bourgault dès son arrivée sur les lieux du défilé, une émeute éclate avant même l'arrivée de P.-E. Trudeau et le début du défilé. Une deuxième manifestation se tient au milieu du défilé et une bagarre éclate à la fin suivie de saccage au parc Lafontaine. Le service de la police confirme que la manifestation a donné lieu à 290 arrestations et a fait 126 blessés, dont 43 policiers. Baptisé *Lundi de la matraque* par les journaux, ces derniers n'en ont que pour l'émeute de la veille.

En 1969, après six années de nuit, le défilé revient de jour. Craignant d'autres émeutes, la population demeure chez elle. Plus de 1 000 policiers assurent la sécurité. Le Front de libération du Québec organise un défilé parallèle qui se déroule bien sauf à la fin. Lorsque la queue du défilé officiel arrive à la hauteur de la rue Drummond sur Sherbrooke, plusieurs participants au défilé parallèle sur le boulevard de Maisonneuve empruntent la rue Drummond vers Sherbrooke. Ils s'introduisent dans le défilé pour s'en prendre à la statue de saint Jean-Baptiste, dont la tête roule lorsqu'elle s'écroule. Le lendemain, les journaux avancent que la statue fut décapitée. La sociologue Geneviève Zubrzycki met en doute une volonté de décapiter la statue. Selon elle, à l'origine, les manifestants projettent de renverser le char. Toutefois, au vu de la fragilité des matériaux – la statue est en papier mâché –, il se peut que la tête se soit tout simplement détachée. Et ce sont plutôt les médias au lendemain qui aurait saisi l'occasion de « décapiter » le saint effectuant ainsi



Le mouton de Troie au défilé en 1990
Photographie : Bernard Breault, 24 juin 1990.
Fonds *La Presse*, BANQ numérique

24 juin 1997
Photo : Robert Mailloux, 24 juin 1997
Fonds *La Presse*, BANQ numérique

une coupure nette entre la tradition et la modernité[9]. Quoi qu'il en soit, cette tête demeure introuvable depuis.

Déjà, la Ville avait avisé l'organisation qu'en cas de vandalisme, le défilé serait dorénavant interdit. La tradition des grands défilés de la Fête nationale connaîtra alors une interruption de vingt ans.

* * *

Les deux figures emblématiques du défilé y participent une dernière fois en 1990. Pour comprendre ce retour, il faut retourner à 1987, année où Brian Mulroney, premier ministre du Canada, et les premiers ministres des dix provinces négocient un accord en vue de faire adhérer le Québec à la Loi constitutionnelle de 1982. Les pourparlers ont lieu aux abords du lac Meech sur deux années. La teneur des rencontres et les tractations en coulisse sont médiatisées à l'échelle du Canada. L'échec de l'Accord du lac Meech est confirmé le 22 mai 1990. Pour de nombreux Québécois, cet échec constitue un rejet du Québec, et la colère gronde – une situation qui n'est pas sans rappeler celle de 1834. Dans les journaux, à la veille de la Fête nationale, les organisateurs demandent aux participants d'éviter la partisanerie politique.

Jean Dorion qui préside la Ssjbm en 1990 explique que la thématique *Le Québec : trente ans de puissance tranquille* est une référence au trentième anniversaire du début de la Révolution tranquille. Loin de « l'agneau si doux » sacrificiel, c'est un mouton de bois et d'acier faisant plus de 8 m de hauteur par 5 m de largeur qui ouvre le défilé. Monté sur un châssis d'autobus, il est tiré par 24 jeunes représentant autant de saint Jean-Baptiste de toutes les origines. Ce rappel du traditionnel cortège est une allégorie représentant le rôle que les « enfants de la loi 101 » vont jouer dans la victoire du français au Québec. Selon les comptes rendus, 150 000 à 200 000 personnes auraient suivi le défilé chacun avec un fleurdelisé créant ainsi dans les rues de Montréal une immense mer bleue signalant le départ des emblèmes séculaires, et l'arrivée d'une nouvelle icône pour le défilé de Montréal.

9. « S4-EP35 : discussion sur le nationalisme identitaire au Québec /Jean-Baptiste décapité de Geneviève Zubrzycki », *La balado de Fred Savard*, épisode 35, 24 juin 2022. Ressource électronique : www.fredsavard.com, consulté le 30 juin 2022.